

J'avais de la difficulté à me l'avouer, mais j'ai fini par voir la vérité en face : le monde me répugne. Il est d'une laideur. Il empeste.

Il me donne envie de crier.

On le voit tous les jours à la télé. Enfin, c'est une façon de parler. Je n'ai pas la télé. Mais je le vois quand même. La ville est infestée de gens détraqués. Il me suffit de sortir pour m'acheter du pain au dépanneur du coin pour les voir ramper dans les ruelles.

J'ai surpris un sans-abri tenter d'agresser une femme, hier. Il était affreusement poisseux. Dégoûtant. Ses cheveux avaient la texture grasseuse des poils d'un rat tout droit sorti des égouts. Quand j'ai frappé sa mâchoire flasque de mon poing afin qu'il lâche prise, j'ai pu sentir l'odeur de ses dents en décomposition submerger mon visage. Le goût de ses gencives putrides est resté collé au fond de ma gorge. Tout ce que j'ai mangé depuis hier a un arrière-goût de jus de fond de poubelle. Et ça, c'est sans compter la poussée de boutons sur mes jointures. Avoir su que la femme serait si peu reconnaissante, je ne me serais pas donné cette peine. Elle aurait probablement appris une meilleure leçon si je l'avais laissée se faire passer dessus. Je lui souhaite de se faire violer un jour. Comme ça, elle sera mieux équipée pour faire face à la vie. Comment a-t-elle pu compatir pour cette vermine ? Ça me dépasse. Cet homme était laid. Du plus profond de son âme, il était laid. Une immondice. Une charogne. Son absence ne manquera à personne, même pas à ses propres parents. Il méritait de mourir.

J'aurais seulement souhaité que son sang goudronneux ne salisse pas mes bottines. Impossible de les nettoyer. Un petit bout d'os de nez est même resté coincé entre les rainures de ma semelle. Absolument affreux. Le pire : c'était ma seule paire de souliers et j'ai dû m'en séparer. Je n'ai pas pu aller au dépanneur de toute la journée. Il pleuvait. Je n'ai pas envie que mes chaussettes absorbent l'huile de voiture et la merde diluée dans les rues. J'ai faim, maintenant. Je ne crois pas que c'est trop demandé, un peu de reconnaissance. Heureusement, il me reste quelques bouteilles de 50.

Jamais dans ma vie je n'ai eu l'impression d'avoir une place dans ce monde. Chacune de mes actions semble inadéquate ou passer inaperçue. L'humain est un animal étrange. Sa société est farcie de codes qui entrent trop souvent en contradiction avec les comportements naturels des individus. C'est un vrai bordel. Quelque chose d'inacceptable pour une personne peut être tout à fait acceptable pour une autre. Je n'y comprends rien. J'aurais préféré faire partie d'une société mieux définie, encadrée de façon naturelle. Sans qu'on ne l'impose. Les fourmis sont le parfait exemple.

Aucune fourmi ne remet en doute sa place dans la société. Chaque individu a un rôle bien précis avec un code de conduite clair. Aucune question n'est ambiguë. Aucun chemin n'est divergent. Pas de remise en cause. Pas de souci. Je suis sûr que l'humain est une erreur de la nature. C'est le seul animal dont l'anxiété peut potentiellement nuire à son sommeil. Je suis persuadé que les fourmis dorment très bien. Je n'ai pas cette chance, moi. Ces jours-ci, j'ai même de la difficulté à être confortable dans mon propre appartement.

J'ai un problème de punaises. Ou d'acariens. Je ne sais pas trop. Les exterminateurs n'ont vraiment été d'aucune aide. Ils pensent que je l'ai imaginé. Évidemment, ils m'ont facturé l'inspection. Facile à dire, que je l'ai imaginé, quand tu veux seulement te sauver avec l'argent sans faire le travail. Les milliers de morsures coagulées sur mon corps semblent pourtant prouver le contraire. Dans tous les cas, il est trop tard maintenant. Ils ont menacé de faire une plainte. Apparemment, j'ai été agressif envers un employé. Je parie que c'est la grande échalote qui est allée se plaindre, comme une petite mauviette. Du grand n'importe quoi. Maintenant, je ne peux compter que sur moi-même pour régler le problème. J'ai essayé d'asperger de l'eau de javel sous les plinthes de mon appartement et dans mon matelas. Je commence à m'habituer à l'odeur, mais j'ai eu de nombreuses migraines ces derniers jours. Les aspirines ne me font plus aucun effet. Les médicaments en vente libre sont comme des bonbons, pour moi. Il ne me reste plus beaucoup de choix. Heureusement, mes antidépresseurs m'aident contre les maux de tête. De toutes façons, ils entrent sur l'assurance maladie. Avec deux ou trois petites bouteilles de 50, j'arrive habituellement à oublier les insectes et l'odeur amère afin de trouver le sommeil.

Quelqu'un cogne à ma porte. Il est 21h13. Les six bouteilles vides de 50 jonchent le sol au pied du divan sur lequel je suis avachi. J'étais sur le point de m'endormir. Calice. Ça doit être Susanne, ma voisine. Une vraie commère, celle-là : toujours à colporter des rumeurs sur les gens du bloc. J'ai déjà assez de supporter les enfants du deuxième qui courent tout le temps et qui font résonner mes cadres de portes, je n'ai pas envie de savoir que leur père a embrassé une adolescente à la sortie d'un bar de la 22e avenue. C'est décidé : cette fois, je ne répondrai pas à la porte. Il est 21h13, calvâsse. J'étais sur le point de m'endormir. Je ne veux pas commencer à écouter les délires d'une femme aux prises avec de la démence précoce. On frappe de nouveau à la porte : cette fois, on me l'a presque défoncée. Un homme qui s'exclame : « Police ! » La police ? Qu'est-ce qu'ils foutent ici ? Ils ont dû se tromper d'appartement. Je n'ai rien à me reprocher. Je suis un homme rangé, à ma place. Je ne sors pratiquement jamais... Merde, je suis encore en bobettes. Mon haleine. Je ne veux pas les faire attendre. Je leur dis de patienter quelques secondes d'une voix tremblotante. Pourquoi je suis nerveux ? Reprends-toi. Je n'ai rien fait. Est-ce que j'ai pris ma douche depuis hier ? Et mes bottes, je les ai bien jetées ? Pas de panique. Je commence à sentir leur impatience derrière la porte. J'ai l'impression que leurs soupirs traversent la porte de bois vide. J'ai à peine le temps d'enfiler un jogging gris et le premier t-shirt que j'aperçois. J'inspire silencieusement. J'ouvre la porte. Devant moi se tiennent un homme et une femme, tous deux vêtus d'un complet marine. Si je me fie à ce que je sais des séries policières, ce sont des enquêteurs. Ils ont l'air sérieux. La femme me tend la main. La mienne est moite. Je ne peux pas l'essuyer sans avoir l'air suspicieux. Je n'ai d'autre choix que de la lui serrer. Elle fait mine de sourire quand j'empoigne sa main timidement, mais je sais que derrière ce visage détendu se cache un mélange de dégoût et de méfiance. Alors qu'ils me présentent leurs insignes, elle m'explique

qu'ils sont ici pour enquêter sur la mort d'un homme qui a été retrouvé au coin de la rue. Pendant ce temps, du coin de l'œil, j'aperçois que mon t-shirt arbore une belle tache de sauce à poutine. La honte. L'homme blond et baraqué complète les propos de sa collègue en me demandant si j'ai entendu quelque chose de suspect la nuit dernière. « Oui, le sans abris... » Les sourcils des deux policiers se dressent en parfaite synchronisation. Voyons, qu'est-ce que je fais là ? J'ai merdé. Attends, non. C'est vrai. Tout va bien. « ... Je n'ai rien entendu, moi. Je ne sors jamais d'ici. Tout ce que j'ai entendu, c'est ma voisine Susanne qui est venue me réveiller aux petites heures ce matin pour me dire que des policiers rôdaient au coin de la rue avec du ruban jaune. Plus tard, elle m'a dit qu'un sans-abri avait été retrouvé mort. » Je l'ai échappé belle. Pour une fois que Susanne m'est utile : elle m'avait tellement fait chier, ce matin. La femme confirme avec moi que Susanne est la voisine qui habite au fond du couloir. Elle poursuit en m'apprenant qu'elle m'aurait justement aperçu au dépanneur du coin hier soir. Maudite Susanne. Au moment où je croyais que, pour une fois, elle était une alliée, elle me poignarde dans le dos. Je vais aller lui dire deux mots. Mais avant, je dois me débarrasser de ces deux-là sans qu'ils me suspectent. Je dois jouer la carte de la bêtise. Ma tache de poutine va m'être utile après tout. « Ah ! C'est vrai. J'avais des frites, mais pas de sauce. J'avais vraiment envie d'une poutine, mais sans le fromage. C'est trop cher, le fromage. La sauce en poudre, c'est vraiment pas pareil comme la vraie sauce, par exemple. Et c'est difficile à préparer. J'en ai échappé partout. » Ils tentent sans succès de cacher leur pitié. Je les ai dans ma poche. J'enchaîne : « Fait que oui, je suis allé au dépanneur pour acheter de la sauce en poudre. » L'enquêtrice me demande si j'ai remarqué quelque chose qui sortait de l'ordinaire. Évidemment, j'ai remarqué une femme qui était sur le point de se faire violer. Et j'ai débarrassé la Terre d'un parasite. De rien, en passant... « Pour être honnête, j'avais tellement faim que je n'ai rien remarqué. Je suis allé et je suis revenu aussi vite. » Il n'en fallait pas plus pour m'innocenter. Ils me laissent une carte avec un numéro où les joindre. Le lendemain matin, je suis devant la porte de Susanne. Je cogne. La porte s'entrouvre. Le visage anguleux de la vieille dame pointe son nez. Dès qu'elle me voit, elle est rassurée et m'accueille, la porte grande ouverte. Je transperce sa gorge d'un couteau rouillé dont je pensais me débarrasser de toutes façons. Elle va arrêter de répandre toutes ses maudites rumeurs partout. Je pose une serviette sur sa bouche afin qu'elle ne fasse aucun bruit et la tire à l'intérieur de son appartement. Je referme la porte d'un coup de pied. J'attends que ses soubresauts et ses palpitations cessent complètement. Puis, je la laisse s'effondrer au sol. Le sang a vraiment une odeur nauséabonde lorsqu'il est en grande quantité : celle du métal cheap. Je récupère ma serviette. J'irai la jeter dans une poubelle d'un bâtiment voisin. Je dois faire vite, les voisins remarqueront rapidement son absence. Cependant, un bruit attire mon attention. Il provient de son salon. Je m'approche. C'est la télé. Ça fait longtemps que je ne me suis pas assis devant la télé. Rien ne m'empêche d'en profiter un peu. Juste

un tout petit peu. Son divan m'a l'air propre. Il sent l'eau de javel : c'est bon signe.

Lorsque je me réveille, il fait déjà sombre. Une odeur m'a réveillé. Je crois que c'est l'odeur du corps qui commence à pourrir. Je dois partir d'ici en vitesse avant de vomir. Je cours vers la porte d'entrée, soulève ma manche par-dessus ma main, et au moment où je m'apprête saisir la poignée de la porte, j'entends des coups à la porte d'un autre appartement. Pas des coups. Ce n'est pas le bon mot. J'entends *varger*, c'est une meilleure description. La police. Ils sont plusieurs. Ils réclament de pouvoir entrer. Ils ont un mandat d'arrêt. Ce n'est pas le bon moment pour sortir : le corps de Susanne serait visible de l'extérieur. Il n'est pourtant pas question que je le touche. Je dois attendre, malgré l'odeur écœurante. Je dois au moins voir l'état de la situation. J'approche mon visage et regarde au travers de l'œil magique. Un policier masqué tenant un bélier défonce... ma porte ? Merde. Qui leur a dit ? Ce n'est pas Susanne. Qui d'autre ?

Oh... La salope. Je pensais vraiment qu'elle fermerait sa trappe, elle. Elle n'était peut-être pas reconnaissante, mais je croyais qu'elle aurait au moins la décence de ne pas en parler. Si seulement je connaissais son adresse... Je regarde de nouveau dans l'œil magique : ils s'en vont, dépités. C'est ça, les amis, vous pensiez m'avoir. Eh bien non, je suis ici, bande de nuls. J'aurais fait un bien meilleur policier que cette bande d'incapables. Ils ont défoncé ma porte pour absolument rien. C'est vrai, ça. Ma porte.

« EH ! BANDE DE NULS, VOUS ALLEZ PAYER POUR MA PORTE ? »

Oups.